



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Scene II.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

8 *Le Festin de Pierre,*

Approuver ce qu'il fait, & chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promene.
C'est lui. Prends garde au moins...

G U S M A N.

Ne t'en mets point en peine

S G A N A R E L L E.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement,
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement...

G U S M A N, *s'en allant.*

Ne crains rien.

S C E N E I I.

D. J U A N, S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

A V E C qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoître.

S G A N A R E L L E.

Vous avez fort bien cru, c'est lui-même.

D. J U A N.

Il vient
Demander quelle affaire en ce lieu nous retient.

S G A N A R E L L E.

Il est un peu surpris, de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

SGANARELLE.

Moi ?

Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toi,

Qu'en penses-tu ?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu crois juste, & mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Hé, Monsieur...

10 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Quoi ?

S G A N A R E L L E.

Sans doute , il est aisé de voir
Que vous avez raison , si vous voulez l'avoir ;
Mais si , comme on n'est pas bon juge dans sa cause ,
Vous ne le vouliez pas , ce seroit autre chose.

D. J U A N.

Hé bien , je te permets de parler librement.

S G A N A R E L L E.

En ce cas je vous dis très-sérieusement ,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle ,
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidele.

D. J U A N.

Quoi , si d'un bel objet je suis d'abord touché ,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde ,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant ,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement ,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse ,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va , crois-moi , la constance étoit bonne jadis ,
Où les saisons d'aimer venoient des Amadis ,
Mais , à présent , on suit des loix plus naturelles ,
On aime , sans façon , tout ce qu'on voit de belles ;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit ,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi , qui ne saurois faire l'inexorable ,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;

Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir ,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele ,
J'ai des yeux pour un autre aussi-bien que pour elle ;
Et, dès qu'un beau visage a demandé mon cœur ,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte ,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte ,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups ;
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

S G A N A R E L L E.

Vous êtes libéral.

D. J U A N.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes !
Si pour chaque beauté , je m'enflamme aisément ,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement ,
Il consiste à pouvoir , par d'empresés hommages ,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages ;
A défarmer sa crainte , à voir de jour en jour ,
Par cent petits progrès , avancer notre amour ,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante ,
Et la réduire enfin , à force de parler ,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu , la passion expire ,
Ne souhaitant plus rien , on n'a plus rien à dire ,
A l'amour satisfait tout son charme est ôté ;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité ,
Si quelque objet nouveau par sa conquete à faire ,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire

12 *Le Festin de Pierre* ;

Enfin , j'aime en amour les objets différens ,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans ,
Qui , sans cesse , courant de victoire en victoire ,
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire ,
De mes vastes desirs le vol précipité ,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté ,
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre ;
Et je souhaiterois , comme fit Alexandre ,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir ,
Où je pusse en amour chercher à conquérir ,

SGANARELLE.

Comme vous débitez ! Ma foi , je vous admire ,
Votre langue . . .

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire ?

SGANARELLE.

A vous dire ? Moi ? J'ai... Mais que dirois-je ? Rien ,
Car , quoique vous disiez , vous le tournez si bien ,
Que , sans avoir raison , il semble , à vous entendre ,
Qu'on soit , quand vous parlez , obligé de se rendre .
J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit . . .
Je veux une autrefois les mettre par écrit .
Avec vous , sans cela , je n'aurois qu'à me taire ,
Vous me brouillerez tout .

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire .

SGANARELLE.

Mais , Monsieur , par hasard , me seroit-il permis
De vous dire qu'à moi , comme à tous vos amis ,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

D. JUAN.

D. JUAN.

Le fat ! Et quelle vie est-ce donc que je mene ?

SGANARELLE.

Fort bonne , assurément : mais enfin... , quelque fois...

Par exemple , vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai , je conçois cela fort agréable ;
Et c'est , si sans péché j'en avois le pouvoir ,
Un divertissement que je voudrois avoir ,
Mais sans aucun respect pour les plus saints Myf-
teres...

D. JUAN.

Ne t'embarasse point , ce sont-là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel , & jamais libertin ,
N'a fait encor , dit-on , qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais laremontrance ; & , quand on s'y hazarde...

SGANARELLE.

Oh , ce n'est pas à vous que j'en fais. Dieu m'en
garde.

J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez , vous avez vos raisons ;
Et , quand vous faites mal , comme c'est l'ordinaire ,
Dumoins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire .

14 *Le Festin de Pierre,*

Bon cela ; mais il est certains impertinens,
A droit de fort esprit, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel maître ; Ame crasse,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
» Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?
» Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
» Au ciel impunément croit déclarer la guerre ?
» Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
» C'est bien à vous... Je parle au maître que j'ai dit,
» A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
» A secouer le joug des plus louables craintes.
» Pour avoir de grands biens, & de la qualité,
» Une perruque blonde, être propre, ajusté,
» Tout en couleur de feu, pensez-vous... » Prenez
garde,

Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
» Contre les vérités dont vous osez douter ?
» De moi votre valet, apprenez, je vous prie,
» Qu'envain les libertins de tout font raillerie,
» Que le ciel tôt ou tard pour leur punition ... »

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons. De quoi seroit-il question :

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur
mort.

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué , chacun le fait.

SGANARELLE.

D'accord,

On ne peut rien de mieux ; & s'il oisoit s'en plaindre ;
Il auroit tort , mais...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laiſſons là tes frayeurs , & ſongeons ſeulement
A ce qui me peut faire un deſtin tout charmant.
Celle qui me réduit à ſoupirer pour elle ,
Eſt une fiancée aimable , jeune , belle ,
Et conduite en ces lieux où j'ai ſuivi ſes pas ,
Par l'heureux , à qui ſont deſtinés tant d'appas.
Je la vis par haſard , & j'eus cet avantage ,
Dans le tems qu'ils ſongeoient à faire le voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais , juſqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amans ſe montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendreſſe viſible ,
Me frappant tout-à-coup , rendit le mien ſenſible ,
Et les voyant céder aux transports les plus doux ,
Si je devins amant , je fus amant jaloux.
Oui , je ne pus ſouffrir , ſans un dépit extrême ,
Qu'ils ſ'aimaſſent autant que l'un & l'autre s'aime ;

B ij

16 *Le Festin de Pierre*,

Ce bizarre chagrin alluma mes desirs ,
Je me fis un plaisir de troubler leur plaisirs ,
De rompre adroitement l'étroite intelligence ,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir , plus amoureux toujours ,
C'est au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu , dont le bonheur me blesse ,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit , j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tous
prêts ;
Ils auront une barque , où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est-là le prendre comme il faut.
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise ; il n'est rien tel que de se satisfaire.

(*À part.*)

La méchante ame !

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.

Voici l'heure à-peu-près où ceux... Mais qu'est-ceci ?

Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

DOM JUAN voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous, me parler chaque jour,

B ij